



EN PHRASES AVEC CELINE

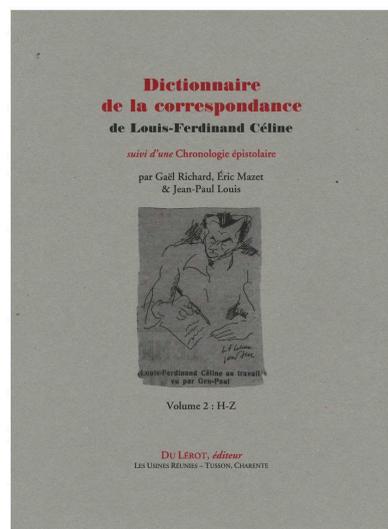
## André Pulicani, l'ami indéfectible

**André Pulicani (1899-1972)**

Né pauvre, d'une mère bretonne mariée à un gendarme corse, il avait quitté Bastia, abandonnant l'école à quinze ans, pour tenter de gagner sa vie sur le continent. Grouillot, commissionnaire, employé, rédacteur d'assurance, il créa une petite entreprise qui deviendra une importante affaire européenne de réassurance. Pulicani habite avenue Junot et a également été propriétaire de la maison de Gen Paul, que sa femme vend à la ville de Paris, sur le conseil du peintre. C'est probablement dans ce contexte montmartrois qu'il fit la connaissance de Céline, dont la première lettre connue est, sur un ton déjà familier, une demande de recouvrement auprès de son agent littéraire à Londres (1937).

Pulicani s'était rendu à Korsør en 1947 ou 1948, et s'y rendit à nouveau le 18 mars 1950. Céline, qui faisait grande confiance à cet homme avisé et « sage », lui demanda le conseiller Pierre Monnier, se retrouvant seul et démuné face à ses aventures éditoriales. (...) Pulicani rencontre François Lôchen à Paris en 1950, encore pour régler les questions financières, après le décès de Daragnès : une correspondance s'ensuit entre eux, à propos de l'exil.

*(Dictionnaire de la correspondance de Louis-Ferdinand Céline, Du Lérot, tome 2, 2012).*



J'ai fait la connaissance de Céline à Montmartre, dans l'atelier de Gen Paul, peu de temps après la fracassante parution du *Voyage*. Aucun écrivain, depuis lors, c'est-à-dire depuis plus de trente ans, n'a davantage occupé ma pensée. Si nous sommes devenus des amis, attachés l'un à l'autre par une amitié désintéressée

et une affectueuse estimée, nos premiers contacts ne furent pas faciles. Je crois bien que chez Ferdinand, à peu près tout me heurtera lors de nos premières rencontres. Certaines de ses attitudes, certaines de ses propositions me paraissaient si outranciers que je ne décelai pas tout de suite la profonde, la totale sincérité de l'homme.

Je m'élèverais même un jour avec vivacité contre ce que je considérerais comme des séquelles périmées du trop facile esprit anti-bourgeois des libertaires. Outrancier à mon tour, j'irai jusqu'à lui dire que, dans une république bien comprise, les gens pernecieux de sa sorte devraient tout bonnement être passés par les armes.

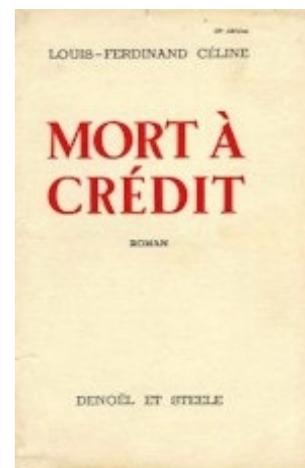


Passé par les armes

Avec Céline, de tels propos ne tournaient jamais à la dispute. Il me regarde de son œil pénétrant et malveillant. Ma franchise l'avait touché. Ce fut le commencement d'une amitié qui ne s'est jamais démentie, la plus précieuse parmi celles qui ont enrichi ma vie. En écrivant cela, je me sens encore baigné par son profond, par son insondable regard bleu, ce regard extraordinaire qu'on ne pouvait plus oublier quand on l'avait vu une fois. Souvent, près de lui, j'ai pensé à ce sujet de Carrel, que je cite de mémoire : « Lorsqu'on a, une fois dans sa vie, rencontré la beauté morale, on ne l'oublie plus jamais. » L'honnêteté fondamentale de Céline, sa bonté, sa bonté dépouillée, nue, sa beauté morale enfin, tout cela se lisait dans les eaux calmes et profondes de ses magnifiques yeux bleus, où veillait toujours la lueur pénétrante de sa lumineuse intelligence. Ferdinand n'avait pas « enterré » ma diatribe et, plus tard, quand il m'envoya un exemplaire de *Mort à crédit*, je pus lire, amusé, une dédicace qui se terminait par ces mots : « Son fusillé affectueux, L.- F. Céline. »



... dans les eaux calmes de ses magnifiques yeux bleus.



" Son fusillé affectueux, L.F. Céline."

L'atelier de Gen Paul, le banc Junot : Paradis perdus.  
C'est toujours un régal, régal double d'ailleurs, car Gen Paul donnait parfois son avis, toujours truculent, toujours juste, tantôt à propos d'un mot d'argot, tantôt à propos d'une invective ou d'une expression populaire.  
Beaucoup de gens ont été, comme moi au début, déroutés par le

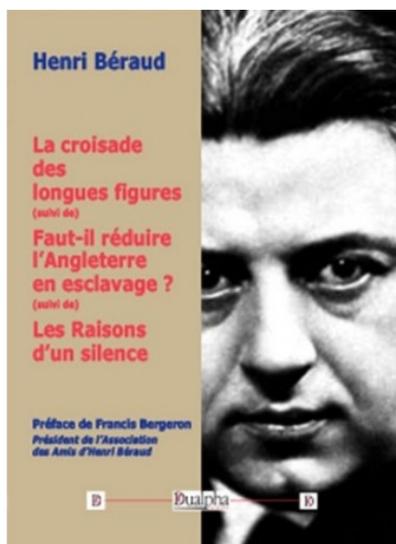
comportement de l'homme et de l'écrivain. Combien, hélas, sont demeurés sur leur première impression. Ils ont " classé " définitivement l'homme de lettres dans la catégorie des forcenés négligeables. J'ai souvent pensé à la parole de Talleyrand : " Tout ce qui est exagéré est insignifiant. " Les boutades, pourtant, ne sont jamais que des boutades.



**" Je regarde pas souvent par la fenêtre, j'ai pas le temps dans la journée... De l'autre côté le petit immeuble torchis d'un étage, en ruine, c'est l'atelier à Jules... Après sur le même côté c'est l'impasse qui finit dans le mur, et puis le palais à Lambrecaze, enfin genre palais florentin en rose, à fronton, trois étages, voilà de l'artiste pignon sur rue ! et ni cresson ni rien du tout, ni Lambrecaze ni sa femme... "**  
**(Version B de Féerie pour une autre fois, p. 712).**

C'est en forçant la note, c'est en exagérant superbement que Céline, au contraire, virilisant les mots, fait éclater sa pensée fulgurante.

" Le docteur Destouches " serait un beau titre de roman et la place qu'y occuperait le médecin ne serait ni médiocre, ni banale. - Le docteur des pauvres était un vrai docteur, non un amateur. - J'ai pénétré dans l'intimité du praticien quand il a soigné mes enfants et, plus tard, au milieu de ses malades, au dispensaire de Clichy... Une patience, une bonté, une gentillesse infinies, jamais découragées. Ceux qui jugent Céline uniquement d'après la véhémence de ses pamphlets ne peuvent imaginer l'homme de qualité, le seigneur qu'il était, parfaitement simple et parfaitement bon.



A l'époque où les pamphlets de Béraud avaient fait tant de bruit, Céline me demanda, avec un accent de sincérité qui me bouleversa : " Crois-tu que j'atteins à la vigueur d'Henri Béraud ? " Je ne puis m'empêcher de sourire au souvenir de tant de naïve modestie. J'avais toujours aimé Béraud mais pouvait-il être comparé au géant de nos Lettres contemporaines ? La question que me pose Céline ce jour-là me remplit encore aujourd'hui d'une ineffable satisfaction, parce qu'elle est le témoignage de son humilité absolue .

[...] Il y avait toujours du monde chez Gen Paul. Les habitués dont j'ai gardé le souvenir le plus vif étaient : Marcel Aymé, René Fauchois, Le Vigan, Chervin, André Villebœuf et, quelquefois, le professeur Alex. Ce dernier était d'une éloquence étonnante qui coulait comme un flot régulier, sans tourbillon. L'homme ne trébuchait jamais sur un mot et le mot employé était toujours juste. Un jour qu'il nous faisait, avec son habituelle aisance, une véritable conférence sur le racisme et l'antiracisme, Ferdinand qui, comme nous, l'écoutait sans ennui, l'interrompit pour poser une question, puis il prit la parole. Je devrais plutôt dire qu'il se déchaîna.



**Un torrent verbal mais aussi une fanfare bruyante**

Ce fut un beau spectacle : Un torrent verbal déferla sur nous tous, nous emportant, nous roulant, eau claire et cailloux mêlés et nous laissant, en fin de course, le souffle coupé, sans réplique et sans que nous ayons eu le temps de reprendre nos esprits. Envoûtés, nous étions. C'est dans ces moments-là, comme dans certaines de ses pages écrites, que Ferdinand prenait sa véritable stature : la plus haute.

Je l'ai constaté vingt fois : quel que fut le groupe où se trouvait Céline, il était vite tout seul. On ne voyait bientôt plus que lui, on n'écoutait plus que lui. Quelquefois Le Vigan nous lisait, de sa voix chaude et sonore, des pages anciennes ou nouvelles. Puis ce fut 1937, la loi rooseveltienne " Cash and carry " qui, passée presque inaperçue, contenait déjà, en puissance, la guerre. Céline le comprit immédiatement.

1938 - Munich et la terrible prophétie de Céline : " L'Angleterre a composé parce qu'elle n'est pas, psychologiquement et économiquement, prête. Dans un an, vous m'en direz de fraîches nouvelles ! "

Hélas ! Hélas ! La France se " saoulait à l'eau de la Marne ". Aussi, n'hésita-t-elle pas à donner, avec l'Angleterre, le coup d'envoi qui devait déchaîner le cataclysme tant redouté par Ferdinand, tant dénoncé par lui.

La guerre était donc là. Je puis affirmer que Céline était bien trop fier, bien trop

patriote 1914, pour entrer dans une quelconque collaboration avec les Allemands. Tout ce qu'on a raconté à ce sujet est sottise ou pure méchanceté.



" C'était sous Blum, disait-il en 1941, qu'il fallait crier " Vive l'Allemagne ", à présent c'est de la table d'hôte. " Céline ne se gênait pas pour dire ce qu'il pensait des Allemands ; il a été un des rares à oser proclamer que l'entrée en guerre de l'Amérique avec la puissance industrielle colossale qu'elle allait jeter dans la balance, sonnait le verre des espérances militaires allemandes.

**Le 3 septembre 1939, suite à l'agression de la Pologne, la Grande-Bretagne puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne. Les hommes répondent sans joie mais avec détermination à l'ordre de mobilisation. Certains pacifistes manifestent néanmoins leurs réticences, tel le député socialiste Marcel Déat qui publie le 4 mai 1939 un article intitulé : « Faut-il mourir pour Dantzig ? »**

Cela n'empêchait pas les crétins de tout poil et, selon son expression " les pauvres d'esprit de Londres à l'abri derrière leurs micros ", de le proclamer collaborateur et de le condamner à mort, armant ainsi le bras d'autres pauvres d'esprit, patriotes à retardement, qui ne pensaient sans nul doute qu'à l'abattre à la première occasion.



A plusieurs reprises la radio de Londres avait rappelé la sentence de mort prononcée par la Résistance à l'égard de Ferdinand. Je nous vois encore, déjeunant ensemble à la *Brasserie Junot*. Nous étions au bord de la grande baie vitrée et les passants nous dévisageaient tout à loisir. Nous étions une cible admirable et les assassins n'auraient pas couru de grands risques.

- Pourquoi t'exposer avec lui ? me disaient mes amis. Je ne me serais effacé pour rien au monde. Un scrupule, une pudeur m'empêchaient même de le mettre en garde par peur de lui donner des craintes ou de lui croire faire que je ne pensais qu'aux miennes. Le péril du moment mis à part, n'avait-il pas été, de tout temps, un Ami dangereux, un Ami compromettant ? Soyez remercié Lucette, vous qui ne l'avais jamais quitté. Je me souviens de cette pauvre cabane des environs de Korsor où j'avais eu la joie de vous revoir tous deux et la tristesse de vous trouver dans un dénuement terrible.

**A Korsor : Lucette et la chienne Bessy**

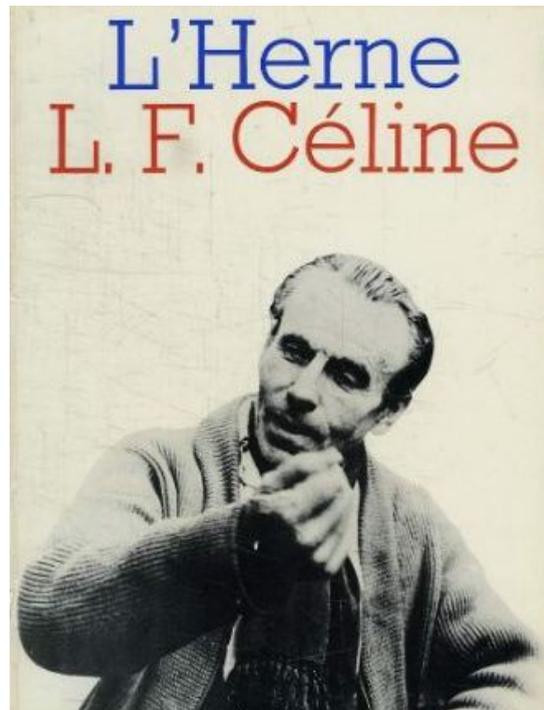


J'ai été assez heureux, à ce moment, pour trouver le moyen de les faire secourir par des amis danois, suédois et anglais. Pressé par la remise en route de mes affaires, j'avais un peu perdu de vue les recommandations de Ferdinand concernant le remboursement de ce qu'il considérait comme une dette. J'avais laissé traîner les choses. Mon ami me les rappelait avec insistance en me demandant de lui indiquer les adresses qui lui permettraient de s'acquitter progressivement, sur ses droits d'auteur.

Il n'eut de cesse que je lui aie donné satisfaction. Il ne me laisse en paix que lorsque tout fut réglé. Bien des auteurs ont recherché, en vain, la filiation littéraire et spirituelle de Céline. Il est seul, tout seul.

Personne, dans le passé, n'a écrit comme lui. Et, contrairement à ce qu'ont prétendu certains, il n'a pu faire école. Il est inimitable. Le génie ne s'hérite ni ne se transmet. Faites une expérience : interrompez la lecture du *Voyage* ou de *Mort à crédit* et essayez de lire votre romancier préféré. Il vous faudra plusieurs pages de lecture pour vous dégager de l'emprise de Céline. Encore ne parviendrez-vous pas, le jour même, à retrouver un peu de saveur et de couleur à votre auteur de prédilection.

( *André Pulicani, Chez Gen Paul à Montmartre, Les Cahiers de L'Herne, 1972, p. 223*).



Cet email a été envoyé à {{contact.EMAIL}}.

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

Envoyé avec

**Brevo**